A. BOETTO

La trace et la glace : critique de la littéralité

Le travail de recherche que nous présentons ici porte sur le concept de littéralité du réel et sur les attitudes philosophiques qui lui sont liées. Nous y identifions un phénomène que nous appelons « littéralisme » que nous essayons de problématiser à travers l'étude des textes de quelques périodes philosophiques clé.

Nous entendons par le terme « littéralisme » la position philosophique qui consiste à traiter la réalité, soit en tant que livre ou page écrite dont les signes parleraient d'eux-mêmes à l'observateur sans qu'il y ait besoin d'aucune médiation par l'interprétation, soit en tant que page blanche prête à recevoir passivement n'importe quel signe que l'être humain lui poserait dessus. Si nous réunissons dans un seul concept ces deux attitudes – l'attitude « réaliste » et l'attitude « volontariste » – qui semblent tout à fait opposées, c'est parce que selon nous il s'agit de deux côtés du même phénomène, la face « réaliste » n'étant que la version réifiée de la version « volontariste » dont on aurait oublié l'origine humaine : c'est bien en effet le fantasme de maîtrise symbolique totale de la réalité qui explique pourquoi autant d'êtres humains pourraient trouver acceptable voire souhaitable la discipline brutale et ascétique imposée par ce « réalisme ».

Le littéralisme se décline pour nous en quatre parties distinctes qui sont imbriquées l'une dans l'autre : une *épistémologie littéraliste*, représentée principalement par la théorie de la connaissance empiriste et positiviste, qui met fortement l'accent sur l'observation et l'expérience au détriment de la théorie et se méfie de ce qui n'est pas directement vérifiable par les sens ; une *éthique littéraliste* qui définit le cadre disciplinaire et moral au sein duquel l'épistémologie littéraliste devient possible ; une *anthropologie littéraliste* selon laquelle l'être humain est par essence l'équivalent d'une page blanche ou d'une table rase capable de recevoir l'inscription de n'importe quel signe extérieur ; enfin, une *ontologie littéraliste* selon laquelle la réalité elle-même dans sa matérialité n'est qu'un support ou un réceptacle amorphe, prête à être façonnée par une intelligence externe. Nous suivons en cela Roy Bhaskar pour lequel toute épistémologie se fonde en dernier ressort sur une forme d'ontologie ou de métaphysique malgré ses tentatives de la nier.

Dans la première partie de notre travail, nous essayons de cerner le phénomène littéraliste dans son actualité à travers un certain nombre de problématiques qui lui sont liées. Après un court rappel de ce que le littéralisme a été dans l'histoire de l'exégèse biblique afin d'en montrer les similarités avec le sujet de notre recherche, nous parcourons un certain nombre de traits ou d'aspects que nous associons au littéralisme. La *décontextualisation* est tout d'abord identifiée comme caractérisant l'attitude littéraliste dans son ensemble : le littéralisme croit fortement à l'idée que tout texte a ou doit avoir un sens univoque, transparent et universel aux yeux de tous les lecteurs,

indépendamment du contexte où il a été rédigé ou du contexte de ceux qui le reçoivent, ce qui explique pourquoi l'attitude littéraliste est si ancrée dans des mouvements qui sont par nature déracinés de la tradition d'origine (voir l'exemple cité du salafisme) et qui essaient de reproduire « à la lettre » un monde qui n'a jamais existé hors du texte.

Corollaire de cette croyance est aussi l'acharnement dans la *lutte contre la spéculation* ou l'interprétation, celles-ci étant entendues comme des fantaisies individuelles inacceptables qui manipulent un sens supposé « originaire » que tout le monde est censé pouvoir lire dans sa pureté. La spéculation individuelle représente ainsi ce qu'il faut éliminer afin de pouvoir accéder au sens du texte tel qu'il se présente de lui-même aux yeux du lecteur. Un autre aspect du littéralisme qui découle des deux précédents est la *perte de la distance* qu'il entraîne : le littéralisme prétend éliminer toute médiation entre le texte et le lecteur, que ce soit une médiation individuelle ou sociale, et nous propose un monde dans lequel le sens se présente immédiatement de lui-même sans qu'il n'y ait besoin de l'interpréter ou de le comprendre.

Nous terminons enfin cette partie de la thèse en analysant le rapport entre le littéralisme et plusieurs concepts philosophiques qui gravitent autour de lui. Premièrement celui de *modernité*, dont nous critiquons l'association par un certain récit classique à un processus de « prosaïsation », de « littéralisation » ou de « désenchantement » du monde. Deuxièmement, nous définissons la *temporalité* propre au littéralisme comme une alliance entre le passé et la présence-actualité visant à expurger la possibilité même de l'émergence du nouveau. Enfin, nous précisons dans quelle mesure la *réification* qui est à l'œuvre dans le littéralisme se démarque du concept de réification tel qu'il nous a été légué par le marxisme occidental depuis Lukács.

Les trois parties suivantes du travail se concentrent sur l'analyse des textes philosophiques et épistémologiques issus de trois périodes historiques distinctes : la période positiviste entre la moitié du XIXe et le début du XXe siècle (partie II), la période entre la Renaissance et la Révolution (partie III) et la période de l'Antiquité (partie IV), lesquelles représentent respectivement l'épistémologie/éthique littéraliste, l'anthropologie littéraliste et l'ontologie littéraliste. La raison d'un tel parcours « à rebours » dans l'histoire est double : d'une part, nous suivons l'ordre des concepts qui part de la problématique (l'épistémologie positiviste) pour essayer d'en retracer la conceptualité philosophique qui la sous-tend ; d'autre part, cela nous permet d'éviter la tentation d'une histoire linéaire de la philosophie dont les idées évolueraient lentement et par accumulation à partir d'une donnée primitive et de recontextualiser ces mêmes idées au sein des débats de l'époque qui les ont vues émerger ou ressurgir à nouveau.

Dans la partie II (l'épistémologie littéraliste), nous étudions quelques textes du positivisme et du néo-positivisme pour en esquisser les thèmes principaux tels que le primat de l'observation et de l'expérience sur la théorie. Nous nous plongeons par la suite dans les écrits de Hume en tant

qu'épicentre même de la théorie de la connaissance empiriste et positiviste ; nous y retrouvons une philosophie sceptique fondée sur le primat de la présence dans la mesure où tout ce qui dépasse les impressions des sens est considéré comme inaccessible à l'être humain.

Dans la partie III (l'anthropologie littéraliste), nous explorons l'idée de « l'homme-caméléon » telle qu'elle a été esquissée depuis la Renaissance jusqu'à l'époque avant la Révolution française. Nous choisissons de suivre une métaphore particulière, celle de la cire comme image de la « nature molle » de l'humain, et essayons d'en suivre le développement dans les textes d'un certain nombre d'auteurs cartésiens et matérialistes afin de définir lequel parmi eux était l'expression d'une pensée littéraliste et à quel degré.

Dans la partie IV (l'ontologie littéraliste), nous essayons enfin d'aller au cœur de la conceptualité littéraliste en étudiant les textes de l'Antiquité pour en définir l'origine véritable. Il s'agit cette fois-ci d'analyser la métaphore de la table rase parmi les philosophes grecs dans le but de définir la responsabilité de chacun dans sa formation. Nous concluons de notre analyse que la conceptualité littéraliste ne s'est véritablement formée qu'à l'époque hellénistique et que ses idées dérivent davantage de Platon que d'Aristote.

Le travail se termine sur une courte conclusion rappelant les raisons de notre critique du littéralisme : contre l'alternative entre un réalisme brutal et la fuite dans l'utopie, il s'agit pour nous de libérer la place pour un nouveau réalisme au caractère émancipateur qui élargit les possibilités de l'être humain au lieu de les éliminer.